

## LA RÉACTION FAIT SA RÉVOLUTION

Clémence COGET  
Lycée Henri Darras, Liévin

**Mais le nouvel ordre mondial, autrement dit le bon vieux capitalisme, n'a pas besoin d'adultes ; seulement d'enfants, soumis et fornicateurs, comme les jeunes prisonniers du « Loft »<sup>1</sup>.**

Non, il ne s'agit pas d'un verset de la bible, ni même de la péroration du prêche d'un prédicateur baptiste, mais des mots de conclusion du pamphlet d'une éminente membre du collectif « Sauver les lettres » qui, telle Noé serrant contre lui les lambeaux d'une civilisation en voie de disparition, veut nous prévenir contre le déluge qui nous menace, nous, les professeurs de lettres modernes et classiques, les élèves, le monde. Je me propose de relever ici et là les traces d'une rhétorique qui n'est certes pas nouvelle mais qui reprend depuis peu une vigueur nouvelle, car elle prétend faire écho à des revendications sociales qui sont, elles, justifiées mais que l'on n'avait pas l'habitude de voir côtoyer ce type de discours. En effet, on trouve aujourd'hui parmi les discours de contestation sociale des discours de revendication que l'on se serait plutôt attendu d'ordinaire à trouver dans des tribunes, pour simplifier, de droite. Aujourd'hui, on peut tranquillement défendre le bon vieux cours magistral pur et dur je-parle-tu-copies, la dissertation littéraire et ses beaux artifices, Proust en-tous-lieux-et-à-tout-âge-Parce-que-c'est-beau-n'est-ce-pas-et-par-principe et pour autant se dire révolutionnaire.

---

<sup>1</sup> . Sallenave Danièle, postface de l'ouvrage *Sauver les lettres, Des professeurs accusent*, Conversations pour demain n° 20, entretien collectif avec P. Petit, Textuel, 2001, p. 151.

L'habitude que je commence à avoir de lire les écrits des révolutionnaires de la réaction me suggère, comme par réflexe, que la phrase que je viens d'écrire pourrait être mal interprétée par des esprits malveillants. S'attaquer au cours magistral pur et dur décrit plus haut, ce n'est bien sûr pas défendre une autonomie des élèves sans frein. Discuter l'évidence de la nécessité absolue d'asséner aux élèves les Grands Auteurs sans plus ajouter d'argument que leur Beauté quasiment innommable ou indescriptible, ce n'est pas non plus prôner l'abandon des études littéraires dans le secondaire. D'ailleurs il faut vraiment ne jamais l'avoir pratiqué pour estimer que le constructivisme en pédagogie consiste à livrer les élèves à eux-mêmes, alors même que faire découvrir aux élèves ce qu'ils doivent apprendre est beaucoup plus exigeant et contraignant pour les élèves comme pour le professeur qu'un cours magistral que l'on écoute d'une oreille distraite et dont on ne retient que ce qui fait écho à des références déjà construites.

Pourquoi prendre la peine de le redire en ce cas quand je prêche certainement des convaincus ? Parce que ces discours de réaction révolutionnaire évoqués plus haut, à force d'être ressassés et dans une rhétorique pour le moins persuasive, interrogent les vocations pédagogiques les plus enracinées et qu'il est bon d'augurer cette anthologie de citations pernicieuses par un avertissement. Gardez en tête les principes pédagogiques et didactiques qui ont fait de vous des professionnels attentifs à vos élèves, car en lisant cette anthologie vous les verrez foulés au pied dans les termes les plus brutaux. Vous qui essayez de faire travailler vos élèves pour qu'ils réfléchissent par eux-mêmes, pour que leur travail ne leur apparaisse pas comme un pensum insupportable et inutile, qui cherchez à faire entrer le monde dans la classe pour l'éclairer et l'analyser, n'êtes-vous pas en réalité des « fascistes », des « marchands », des « tyrans » « conservateurs », « ignorants ou cyniques » ? C'est à ce niveau d'insultes que l'on s'expose en lisant les pamphlets des « réactionnaires » de « Sauver les Lettres » et consorts.

Reprenant le corpus utilisé par Bertrand Daunay pour analyser les discours sur l'écriture d'invention<sup>2</sup> mais en me centrant sur ses adversaires<sup>3</sup>, je me propose ici de vous faire entendre ces insultes que ces pamphlets contiennent également, de relever quelques topoï révélateurs et de suivre quelques pistes pour comprendre ce paradoxe qui veut que ceux qu'on appelait autrefois « réactionnaires » ont aujourd'hui le couteau entre les dents, prêts à saboter le train collaborateur de la pédagogie.

---

<sup>2</sup> . Cf., dans ce même numéro, Daunay B., « Les discours sur l'écriture d'invention et les frontières de la discipline » et la bibliographie de fin d'article.

<sup>3</sup> . Principalement deux ouvrages : celui cité en ouverture – *Sauver les lettres, Des professeurs accusent*, Conversations pour demain n°20, entretien collectif avec P. Petit, Textuel, 2001 que l'on citera désormais sous l'abréviation SLL 2001 – et Joste A., membre du collectif « Sauver les lettres », *Contre-expertise d'une trahison, La réforme du français au lycée*, Mille et une nuits, 2002. Mais aussi un article particulièrement pernicious, digne des discours les plus retors de Cicéron : Finkielkraut Alain, « La révolution cuculturelle à l'école », *Le Monde*, 19 mai 2000, Horizons – Débats, Point de vue, pages 1 et 19. Par-ci par là nous ajouterons quelques références.

## LE DÉLUGE

Car le déluge évoqué plus haut, quel est-il ? La pédagogie et surtout elle. Pour être plus précis le « pédagogisme », car vous ne trouverez jamais le terme « pédagogie » sans le suffixe infamant qui le termine. Mais cessons de retarder la Parole et laissons les Prophètes nous avertir du grand malheur :

- [...] par un mécanisme de fuite en avant, chaque nouvelle réforme (ou nouvelle étape d'une réforme unique dans son principe) contribue à dissimuler les effets désastreux des précédentes, déjà justifiées par des illuminations pédagogistes dont on a prouvé la vacuité intellectuelle et la nocivité dans un enseignement de masse – ainsi des méthodes dites actives ou constructivistes<sup>4</sup>.
- Car il est indispensable d'établir avec honnêteté le bilan de certaines innovations à l'effet destructeur sur les apprentissages<sup>5</sup>.
- Si nos pédagogues n'avaient pas la mémoire trop courte, ils se souviendraient que les ateliers d'écriture naguère mis en place par quelques universités françaises ont été un cuisant échec<sup>6</sup>.

Arrêtons nous un instant sur ces sophismes. Pourquoi établir le bilan d'une expérience jugée, avant même tout bilan, désastreuse ? Et d'où viennent ces évidences selon lesquelles les « illuminations pédagogistes » ou les « ateliers d'écriture » auraient eu un « effet désastreux » ? On retrouve cet argument de « l'effet désastreux » dans des domaines très variés : la méthode globale d'apprentissage de la lecture, les nouvelles technologies... Étrangement, ce sont souvent ceux qui n'ont jamais essayé ce qu'ils critiquent, voire ceux qui reconnaissent qu'en réalité ces objets de récrimination ne sont pratiqués que par une minorité, ce sont ceux-là même qui estiment que ces éléments sont les causes *universelles* de tous les problèmes scolaires actuels. Volonté de trouver un bouc émissaire ? Pertes de repères professionnels et identitaires ? Cet argument, pour fragile qu'il soit, n'en a pas moins une grande efficacité dans les discours sociaux, avides d'explication vite trouvées et de Problèmes graves à traiter<sup>7</sup>.

Précisons maintenant la nature de ce déluge pernicieux qu'est le pédagogisme.

## PÉDAGOGISME ET CAPITALISME

Le pédagogisme, source de tous les maux vous l'aurez désormais compris, a partie liée avec le serpent corrompateur de notre société, l'argent, le capitalisme, l'Amérique. Écoutons avec attention M. Finkelkraut :

---

<sup>4</sup> . SLL, 2001, *op. cit.*, p. 24

<sup>5</sup> . SLL, 2001, *op. cit.*, p. 26

<sup>6</sup> . Jarrety Michel (« Sorbonne »), « La nostalgie de l'ambition », p. 3-11, ici p. 9, in Jarrety Michel *dir.* (2000) *Propositions pour les enseignements littéraires*, Paris, PUF.

<sup>7</sup> . Pour une analyse magistrale de la constitution du « Problème de l'illettrisme » comme exemple type de la constitution progressive d'un Problème qui gagne son existence par l'abondance des discours qui l'évoquent et non par les réalités qu'il recouvre, cf. Lahire Bernard, *L'invention de l'« illettrisme »*, Éditions de la découverte, textes à l'appui, 1999.

- Ignorants ou cyniques, ce à quoi les « réformateurs » du système éducatif français (et européen) prêtent leur concours actif, dont l'étude de la langue et des textes est la première victime, c'est le développement du libéralisme qui l'exige, un néo-capitalisme (vrai nom de la « modernité ») plus habile et rusé, et qui surtout a bien retenu les leçons de l'histoire. Pour « tenir » le peuple, on sait désormais qu'il y a d'autres moyens plus efficaces et moins désagréables que la violence et la terreur : la destruction de toute référence à d'autres temps et à d'autres modes de vivre et de penser, l'oubli du passé – mis à part quelques exercices obligés du « devoir de mémoire », et l'exploitation commerciale du patrimoine –, la soumission au temps présent dans l'exacerbation des désirs primaires et la promesse toujours remise d'un assouvissement<sup>8</sup>.
- C'est sur le long terme que nous travaillons, pour que ces années de lycée ne se réduisent pas à une propédeutique à l'entreprise, durant lesquelles on ferait l'apprentissage de techniques immédiatement négociables sur le marché du travail, mais que ce soit des années de *scholè*, de « loisir » ou de temps libre au sens des Grecs, c'est-à-dire un temps libéré de l'aliénation du quotidien pour s'élever au savoir et à la culture<sup>9</sup>.

Les exemples sont innombrables dans mes deux principales sources de l'association libéralisme et pédagogie. Par touches, l'ombre terrifiante de l'Amérique est brandie comme contre-modèle. Lorsque l'on veut discréditer telle ou telle méthode pédagogique, il est bon de rappeler une source américaine ou de dire une fois ou deux OCDE.

Oui, le libéralisme exerce aujourd'hui et sans doute de manière croissante depuis les années soixante-dix son influence néfaste sur la conception française de l'école. Oui, à tous les niveaux, le service public est menacé par l'affirmation de l'esprit de compétition et de sélection. Oui enfin, le libéralisme dans ses extrêmes sévit particulièrement aux États-Unis et parmi les dirigeants des membres de l'OCDE. Pour autant, il me paraît pour le moins inopportun, et pour le pire dangereux, d'estimer que l'appartenance à une nation ou à une institution soit *en soi* la marque d'une dégénérescence. Le lieu d'origine d'une théorie n'est pas *à lui seul* un argument pour la discréditer. Or ce lieu est souvent brandi avant explication, comme substitut à la réflexion et comme repoussoir. Un exemple pp. 102-103 de SLL, 2001 : « Cette pédagogie par projets est en partie importée des États-Unis. Certains des avatars les plus récents de l'école française peuvent être compris à la lumière de l'école américaine » et donc la pédagogie par projets serait à rejeter. Logique spécieuse aux fondements douteux. On trouve encore, p. 28 du même ouvrage : « La seconde justification de cette pratique orale spontanée et incontrôlée est à chercher dans les vues de certains psychos-philosophes étatsuniens, dont le plus emblématique est Stanley Hall. » Qu'est-ce qui est censé être le plus insultant dans cette phrase, le terme « psycho-philosophe » ou le terme « étatsunien » ? Comme d'habitude, les « réacvolutionnaires » pointent des dangers réels, mais glissent très vite vers l'amalgame et la simplification, la malhonnêteté intellectuelle qui amoindrit la portée de leur propos.

---

<sup>8</sup> . Finkielkraut Alain, *art. cit.*, 2000.

<sup>9</sup> . Joste Agnès, *op. cit.*, 2002., p. 46.

## INITIATION À L'ASSERVISSEMENT

De manière générale, les activités et la vision de la littérature proposées en classe de français aujourd'hui dans les programmes initient, selon les pamphlétaires, à la soumission.

- Les exercices d'écriture correspondent à des codes étroits : il s'agit d'acquérir « une meilleure maîtrise des discours », c'est-à-dire de se plier à une typologie. Alors même que l'« invention », si on veut la considérer avec bienveillance, pourrait être un espace de liberté, elle est rattrapée par le cadre antique [en note : citation de C. Camelin], rigide et rhétorique qu'on lui donne et qui la nie : elle consiste en une « reprise d'un élément d'un texte étudié », « reprise d'un genre ou d'un registre », « imitation d'un style » [note : référence aux accompagnements]<sup>10</sup>.
- Les travaux d'Alain Viala, président du Groupe d'experts, illustrent bien cette tendance : dans son approche de Racine, par exemple, il ne distingue jamais ce qu'il peut y avoir de singulier ou d'universel dans le texte littéraire, mais au contraire ce qu'il y a simplement d'efficace, et pour tout dire de *servile*<sup>11</sup>.
- Les réformateurs imposent à la littérature le contraire exact de son essence [...] : plier un art, de contestation, à une idéologie, de conformité<sup>12</sup>.

Et ce sont en particulier les épreuves du baccalauréat, et surtout l'écriture d'invention (seule nouveauté réelle depuis quelques décennies à l'épreuve de français du baccalauréat), qui, dans ce cadre libéral et avilissant, ont pour fonction de soumettre les élèves à ces nouvelles normes de soumission.

- On notera avec intérêt que dans les exercices proposés par la tradition, les réformateurs ont choisi les moins libérateurs, les plus irrationnels : ceux qui, issus de la tradition de l'enseignement religieux, sont fondés sur l'imitation.<sup>13</sup>
- [...] épreuves de baccalauréat contraignant à une pensée captive ou à une rhétorique sophiste.<sup>14</sup> [p. 25].

Soit, le baccalauréat n'est pas une épreuve qui libère les élèves. Mais ce qui est plus discutable, c'est l'idéalisation a contrario d'épreuves qui, il y a un siècle encore, ou même pour certaines trente ans, suscitaient les mêmes foudres de la part de gens appartenant aux mêmes groupes sociaux. Ainsi, la dissertation est classiquement défendue avec virulence par les adversaires de l'écriture d'invention alors qu'elle n'est pourtant pas exempte des dangers d'artificialité et de dogmatisme qui sont censés caractériser l'écriture d'invention selon les auteurs du collectif vengeur et que

---

<sup>10</sup> . Joste A., 2002, p. 39.

<sup>11</sup> . Joste A., 2002, p. 106.

<sup>12</sup> . Joste A., 2002, p. 136.

<sup>13</sup> . Joste A., 2002, p. 197

<sup>14</sup> . Joste A., 2002, p. 25. L'expression de « pensée captive » revient d'ailleurs dans l'ouvrage comme un motif récurrent : « obligation d'une pensée captive, conduisant au sophisme », p. 19, « pensée captive », p. 110, etc.. Amateurs d'analyse psychanalytique du discours, il y a ici de quoi se régaler...

les critères pour l'évaluer, quand on y regarde de plus près, ne sont finalement pas beaucoup plus évidents à fixer que dans le cas de l'écriture d'invention.

On pourra même préférer le résumé au sujet d'écriture d'invention.

- Je crois que d'autres exercices ne sont pas moins littéraires [que la dissertation], par exemple le « résumé-discussion » pratiqué au baccalauréat de 1970 à 1996. Ainsi, la première fois que j'ai rencontré le nom de Roland Barthes, dont je suis devenu plus tard l'élève et l'ami, ce fut lors d'un exercice de « synthèse » en mathématiques supérieures : on nous donna à résumer quelques pages d'un article de lui sur Beethoven. Le style de Barthes me fit un tel effet que j'échouai à résumer le texte ; mais je me souvins de Barthes pour toujours. Et le résumé est à mes yeux un exercice excellent, formateur, sélectif, provocant<sup>15</sup>.

Tout serait mieux apparemment, excepté l'écriture d'invention, noyau dur du capitalisme.

- À ce titre (*pour ce qui est des exercices de langue, ndla*) tous les exercices sont permis, qu'il s'agisse de subordination, de nominalisation, de transpositions [...] <sup>16</sup>.

Mais le pédagogisme, ce n'est pas seulement le capitalisme, c'est pire que ça. Le pédagogisme, c'est le fascisme.

## PÉDAGOGISME ET FASCISME

- Ici, c'est la voix des pédagogues, des didacticiens. La réforme n'aurait-elle d'autre but que d'asseoir leur tyrannie <sup>17</sup> ?
- *Comment caractériseriez-vous notre époque au regard de ces nouvelles tendances pédagogiques ?* On trouve dans les textes officiels de Vichy – par exemple dans le *Bulletin national de l'enseignement primaire de 1943-1944*, publié sous les auspices d'Abel Bonnard, ministre de l'Éducation de Pétain – des discours qui ressemblent fort à ceux que nous serinent les pédagogistes actuels : critique de l'encyclopédisme et du cours magistral, valorisation du spontanéisme. Qu'y a-t-il de commun entre Vichy et la réforme actuelle ? Quels sont les régimes qui ont essayé de promouvoir une culture nouvelle et de changer l'Homme sans changer les structures sociales, ni les structures économiques ? Ce sont soit les régimes fascistes, soit les régimes théocratiques<sup>18</sup>.

<sup>15</sup> . Antoine Compagnon, « Persuadez votre enfant d'étudier la littérature », p. 57-64, ici p. 58 sq

<sup>16</sup> . Joste A., 2002, p. 204 sq. . Je ne résiste pas à citer à ce propos cette note fascinante d'A. Joste au sujet de la subordination, note qui se passe de commentaire : « Sauver la subordination, c'est sauver la pensée, et la liberté de penser : le discours sacré, le discours mythique, est paratactique ; mais le discours scientifique, analytique, et critique, est syntaxique. La conjonction (au sens littéral du terme), est donc une question de vie ou de mort pour l'humanisme critique, et pour la liberté de penser. » Rien que ça.

<sup>17</sup> . Sallenave Danièle, « "L'auteur prétend que..." ». Genèse d'une formule, ravage d'une méthode, p. 89.

<sup>18</sup> . SLL, 2001, p. 74 sq.

- Le lycée ne sera plus là que pour distribuer un « kit de survie », ce qui allègera considérablement les coûts de fonctionnement de l'Éducation nationale. L'élève devenu adulte continuera de télécharger sa carte, tout au long de sa vie, dans une auto transformation de type totalitaire au service de l'entreprise, « du berceau au tombeau », comme le réclame la Table ronde des industriels européens, dont nous avons déjà parlé. Rappelons la célèbre définition du fascisme donnée par Mussolini : « Je prends l'homme au berceau et je ne l'abandonne qu'au moment de sa mort où je le rends au pape. » Il faudrait dans ce cadre, dès la 2de, préparer les élèves à savoir chercher un emploi. L'école s'effondre sous les pressions anxiogènes du marché<sup>19</sup>.
- Ignorants ou cyniques, [...] la promesse toujours remise d'un assouvissement (*Vous avez reconnu ce passage déjà cité, en voici la suite, ndla*). En ce sens, ceux qui tiennent les rênes sont moins des « réformateurs » que des « collaborateurs de la modernité », pour reprendre une expression autrefois forgée par Milan Kundera. (Et leurs adversaires, comme les auteurs de ce livre, ne méritent pas le nom de « conservateurs » mais de « résistants ». car c'est un combat, et c'est bien ainsi qu'ils l'entendent.)<sup>20</sup>

C'est peut-être ici que réside une grande partie de la violence des critiques portées par les réacvolutionnaires aux pédagogues. Ce faisant ils se donnent le rôle longtemps convoité de combattants (voire de martyrs) de la liberté. Ils ont été élevés au Louis Aragon et au René Char, eux n'ont pas eu la chance d'écrire des feuillets poétiques à l'ombre d'un buisson épineux en attendant l'aube. Ils ont appris la littérature dans une université toute commune, sans même parfois un pavé à lancer. Qu'à cela ne tienne, ils vont la faire la guerre de la liberté. Quitte à créer des fascistes. Ah on les traitait de fonctionnaires faignants, et bien ils vont voir. Dans leurs mains, des brûlots, les classiques.

## LITTÉRATURE ET RÉVOLUTION

- «[...] Un texte, c'est d'abord cette révolte contre le code admis, un non lancé au contrat linguistique. Une force insurrectionnelle soulève le texte littéraire. (*citation extraite de « La littérature est profonde », dans Propositions pour les enseignement littéraires, PUF, 2000, pp. 47-48, référence donnée en note, ndla*) » Cette conception sera la nôtre. [...] Le texte est émancipateur et « délinquant », notre tâche sera avec les élèves de leur montrer cette nature<sup>21</sup>.
- Qu'est-ce en effet que la littérature ? [...]une *conscience* qui s'expose dans l'épreuve singulière du monde, [...] : ce qu'on appelle un auteur. Que nous enseigne-t-elle ? Que nous enseigne-t-il ? [...] Mais cela, ce n'est rien dont on puisse faire marché dans la jungle des affaires, pour le culte du corps, pour la pratique cynique ou soumise des jours comme ils viennent. Au contraire. Ce que dit la littérature n'a pour les marchands, les politiques et les prêtres nulle valeur ; ce que disent les textes, et que nous éprouvons

<sup>19</sup> . SLL, 2001, p. 113 sq., l'auteur semble parler de la formation continue tout au long de la vie ?

<sup>20</sup> . SLL, 2001, p. 142.

<sup>21</sup> . SLL, 2001, p. 223 sq.

dans la solitude du rapport que chacun d'eux nous invite à nouer avec lui, c'est au contraire qu'il y a un lieu où leur puissance s'arrête. De là vient que les prêtres la haïssent, que les marchands la méprisent et que les politiques s'en méfient<sup>22</sup>.

« La littérature », qu'est-ce que c'est ? Et est-ce qu'elle nous dit quelque chose de précis « La Littérature » ? Sa beauté réside-t-elle toujours dans ce qu'elle nous dit ? Y aurait-il dans le Ciel des Idées un Auteur dont les reflets multiples seraient nos classiques, toujours réincarné mais jamais éteint ? Et puis plus simplement, qui parle de supprimer la littérature des programmes ?

Ce qui frappe a posteriori c'est que les grandes déclarations de principe une fois énoncés, les modalités de l'enseignement restent très flous. Dans *Contre-expertise d'une trahison*, A. Joste expose avec courage la méthode de... l'explication de texte. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y a disproportion entre la volonté affichée de mettre dans les mains des élèves les flammes de la révolte et les modalités de cette initiation à la révolte. Nous reviendrons un peu plus loin sur la mythification du silence des élèves devant la Vérité qui accompagne étrangement cette soit-disant initiation à la révolte mais évoquons tout d'abord un autre élément de confusion, le rapport au temps des réacvolutionnaires.

## L'ÂGE D'OR

De même que le rapport aux modèles est pour le moins confus, puisse qu'il s'agit de respecter les Grands avec déférence et par l'intermédiaire de maîtres vénérés, mais pour mieux se révolter contre le monde, de même, et de manière conjointe sans doute, le rapport au temps des auteurs des pamphlets présente quelques étrangetés. Je n'ai pas les connaissances historiques ou sociologiques pour m'expliquer le phénomène, mais on trouve par exemple dans ces écrits une véritable fixation sur la personne de Jaurès, dieu de l'école républicaine. On le retrouve dans SLL, 2001<sup>23</sup>, mais aussi chez Finkelkraut :

- Jaurès ne voyait pas " en vertu de quel préjugé nous refuserions aux enfants du peuple une culture équivalente à celle que reçoivent les enfants de la bourgeoisie ". Marie-Danielle Pierrelée ne voit pas en vertu de quel préjugé nous la leur donnerions<sup>24</sup>.
- Jaurès voulait que les enfants du peuple reçoivent une culture équivalente à celle que recevaient les enfants de la bourgeoisie. Les parents instruits et avisés de la bourgeoisie rêvent aujourd'hui que leurs enfants bénéficient

---

<sup>22</sup> . SLL, 2001, p. 146 sq.

<sup>23</sup> . p. 71 et p. 69, où il est plaisant de remarquer que ce que l'auteur décrit comme une pratique d'oral utilisée à l'époque de Jaurès et que l'on devrait remettre au goût du jour au lieu des billevesées proposées par les programmes n'est autre que la description de ce que l'on pratique en cours d'ECJS, nouveauté du programme du lycée traitée des pires noms ailleurs dans l'ouvrage.

<sup>24</sup> . Finkelkraut, *art. cit.*



d'une culture équivalente à celle qu'ils ont reçue et ils sont prêts à y mettre le prix<sup>25</sup>.

Jaurès, c'est l'antithèse de l'états-unien dans le discours du réacvolutionnaire. Si l'on veut dire que quelque chose n'est *pas bien*, on le rapproche des propos ou des théories d'un « étatsunien » (pas un américain, car les gens de lettres sont des gens précis) ; si l'on veut dire que quelque chose est *bien*, on s'arrange pour l'associer à la figure mythique de *Jaurès* (« il aurait aimé », « il aurait fait », « il aurait trouvé ça bien »...). Cette utilisation est doublement discutable. Il est tout d'abord étrange, chez des gens qui se disent ainsi de gauche, de trouver une telle idolâtrie, car cette admiration, justifiée par ailleurs, pour la personne de Jaurès n'est guère présentée de manière rationnelle, de par son aspect répétitif et pas toujours dans le sujet. Par ailleurs, Jaurès méritait sans doute mieux que l'exploitation de son image par les pamphlétaires pré-cités<sup>26</sup>. Jules Ferry, pourtant plus proche de l'éthique Républicaine revendiquée par les pamphlétaires n'est sans doute pas assez consensuel. Qu'à cela ne tienne, prenons-en un autre plus sympathique qui appartient lui aussi à cette époque bénie de la vraie, l'unique École de la République.

Nos ancêtres, comme Jaurès, étaient également plus forts en histoire.

- Nombre d'élèves, il est vrai, sont d'une ignorance frappante en histoire littéraire et en histoire tout court. Qui régnait en 1835 ? « Louis XIV ? », hasarde l'un d'entre eux pour rompre le silence éloquent de la classe. « Mais non, Louis XVI ! », lui rétorque, scandalisé, un de ses camarades. Amusez-vous à lancer à la cantonade : « 1515 ». De nombreux adultes seront prêts à répondre sans même réfléchir : « Marignan », ce qui leur permet de situer François Ier. Les élèves se demanderont quel nouveau dans la classe peut porter ce nom étrange !
- Tout le monde ne vit pas entouré d'ouvrages classés par ordre chronologique, tout le monde n'a pas les moyens culturels ou l'envie de suivre les débats d'historiens, tout le monde ne sait pas ce qu'est une chanson de geste, mais dans l'école de la République on estimait que les nouveaux dépositaires du patrimoine national, c'est-à-dire tous les Français, quels que fussent leur origine et leur milieu, étaient dignes de savoir qui était Charlemagne et ce qui était arrivé à Roland à Roncevaux dès l'école primaire. Là réside l'unité d'une nation<sup>27</sup>.

Et pourquoi pas regretter le bon temps où l'on apprenait les numéros des départements ? Certes, n'importe quel adulte dira « Marignan » quand on lui dit « 1515 ». Mais il n'est pas évident qu'il sache dire si Marignan est une ville, une bataille ou un général. Sans compter toutes les légendes que l'on pouvait colporter dans les écoles communales au temps jadis tellement précieux sous prétexte d'unifier la nation, du courage de Vercingétorix aux miracles de la colonisation.

---

<sup>25</sup> . Idem.

<sup>26</sup> . Il est assez douloureux d'ailleurs de voir ses propres références intellectuelles reprises par ce type d'individus. Ainsi de la philosophie d'A. Arendt, grande figure féminine de la philosophie, malheureusement particulièrement affectonnée par les pamphlétaires, philosophie dont il ne retient rien de l'habitude qu'une partie pour mieux l'amalgamer à des choses qui n'ont souvent rien à voir.

<sup>27</sup> . SLL, 2001, p. 112.

L'exemple de Roland paraît d'ailleurs particulièrement inopportun puisque pour le moins douteux à bien des égards.

Ce rapport à l'ancien temps, âge merveilleux où nos parents, c'est bien connu, étaient beaucoup plus érudits que nous, est d'autant plus incohérent que, par ailleurs, il est des moments où la vieillesse devient tout à coup un défaut impardonnable. Ainsi, l'écriture d'invention, toujours elle, est critiquée pour son cadre antique<sup>28</sup> ou déclarée « poussiéreu[se] ».

« Comment pouvons-nous imaginer que nos élèves, surtout notre « nouveau public », prendront, avec ce sujet poussiéreux et mécanique, « plaisir à faire du français » ?<sup>29</sup> »

## TOUT ÇA POUR QUOI FINALEMENT

Les pamphlets évoqués manifestent régulièrement une méconnaissance de l'histoire de la discipline, de l'évolution sociologique des enseignants et de leur public ou des travaux de la didactique<sup>30</sup>. Mais ces discours ne sont pas seulement dangereux de par les fausses vérités qu'ils colportent, mais aussi par ce qu'ils proposent. On a vu plus haut que les modalités d'enseignement proposées n'étaient autre que ce que nous avons eu comme élève, ce qui peut se défendre, mais peut difficilement être qualifié de salvateur. Mais il est des moments où ce que les auteurs proposent est plus grave que cela. Notamment lorsqu'il s'agit de l'imposition d'une vérité absolue pour le moins discutable en littérature. Sous prétexte de révolution, c'est parfois tout simplement le statut de prophète que le professeur revendique pour lui-même.

- Un texte ne « respecte » pas le lecteur puisqu'il y a en lui de quoi s'opposer à ce que le lecteur lui fasse dire ce qu'il ne dit pas. Mais ce n'est pas le texte qui est capable de protester [...] // Celui qui peut protester et défendre le texte et son auteur, c'est le professeur, et nul autre que lui. [p. 88 sq.]<sup>31</sup>.

L'idée même que la littérature soit le domaine de l'opinion et non de la démonstration au sens propre du mot est niée (opérant par là une étrange confusion entre affirmation et vérité)<sup>32</sup>.

Et puisque le cours de littérature est le lieu où l'on exprime les vérités prononcées par nos grands ancêtres, les professeurs de littérature sont donc fort logiquement des « maîtres de vérité ».

- Pierre Legendre écrit dans *l'Empire de la vérité* : « le maître-propiétaire dispose de la chose, le maître de vérité signifie ». Il « signifie » en ce sens qu'il humanise et libère. « La fonction de maître de vérité s'est trouvée

<sup>28</sup> . Cf. le passage cité supra, Joste, p. 39 (note 10 dans cet article).

<sup>29</sup> . SLL, 2001, p. 124 sq.

<sup>30</sup> . L'exemple de la didactique de l'oral est particulièrement criant. Entre autres SLL, 2001 p. 57.

<sup>31</sup> . Sallenave Danièle, « "L'auteur prétend que..." ». Genèse d'une formule, ravage d'une méthode, p. 88 sq.

<sup>32</sup> . Je ne cite pas ce passage, trop long et tortueux, mais je vous y renvoie : Joste A., 2002, p. 115 sqq.

confisquée par l'ordre politique, télescopée avec toutes les fonctions de maîtrise et intégrée [...] dans le magma de pouvoirs de plus en plus difficiles à différencier. » Le maître de vérité évincé de l'école, la place est libre pour d'autres maîtres, les marchands.<sup>33</sup>

Insultes, confusions, intoxication, pourquoi ces discours ont-ils tant de portée ? A. Barrère dans son ouvrage *Les enseignants au travail*<sup>34</sup> évoque le dégoût que provoque le mot « pédagogie » dans une salle des professeurs. Elle attribue ce dégoût à l'amalgame qui est fait entre pédagogie et institution. La pédagogie, c'est l'IUFM, c'est l'inspection, c'est mal. Avec l'apparition dans les programmes de prolongements des travaux de la didactique du français, l'amalgame devient plus général. Des pédagogues, des didacticiens se sont saisis du pouvoir et ont effectivement essayé d'inclure dans les pratiques enseignantes des principes auxquels ils croient. Le problème que cela pose est celui de la massification d'une bonne idée. Quand l'interdisciplinarité devient une pratique imposée aux enseignants, contraints de travailler sur des thèmes imposés avec des collègues qu'ils n'ont pas choisis et avec pour résultat des contractions horaires de la discipline et des suppressions de postes massives, quand l'écriture d'invention devient une épreuve de baccalauréat aux contours flous et imposant parfois une vision réductrice de ce que peut apporter l'écriture dans le cadre scolaire, quand les évaluations nationales supposées aider les enseignants à mieux cerner les besoins des élèves servent à classer les établissements et à sélectionner les élèves, il est assez logique que la pédagogie devienne source de méfiance. Les membres du collectif « Sauver les Lettres » et ceux qui se réclament de ce type de mouvement s'appuient sur ce genre de dysfonctionnement. Ils pointent ici et là des exploitations effectivement pernicieuses de travaux pourtant intéressants de pédagogues et didacticiens. Ce n'est pourtant pas une raison pour dire n'importe quoi.

---

<sup>33</sup> . SLL, 2001, p. 96.

<sup>34</sup> . Barrère A., *Les enseignants au travail, Routines incertaines*, L'Harmattan, 2002.